que l'argument d'autorité, qui avait cours au Moyen Âge, ne fait plus partie de notre arsenal scientifique ; les avis différents de ceux qui sont attribués aux auteurs cités demandent à être justifiés (n^os^ 559, 645, 709, etc.).

Quoi qu'il en soit, ce volume, comme les précédents, est indispensable aux chercheurs intéressés par l'Antiquité, quel que soit leur domaine de spécialisation.

Yann Le Bohec.

Latin tardif. Latin médiéval

Pascale Bourgain et Jean-Yves Tilliette (éd.), *Le Sens du temps. The Sense of Time* (Rayon Histoire de la Librairie Droz, 6) : Genève, Droz, 2017, 942 pages.

Après le mot introductif de Jan M. Ziolkowski, l'avant-propos des deux éditeurs présente le volume qui rassemble cinquante études sélectionnées parmi la centaine de communications présentées au VII^e^ congrès international des médiolatinistes tenu à Lyon en septembre 2014 autour de la notion du temps.

Une première partie (« Généralités ») regroupe cinq études synthétiques sur la représentation du temps (exégèse biblique, science, poésie et art : P. Morpurgo, p. 23-40), l'être et le temps dans la littérature médiolatine (F. Mosetti Casaretto, p. 41-58), le sens du temps à la cour pontificale, entre liturgie et politique (A. Paravicini Bagliani, p. 59-72), les âges de la vie (S. Pittaluga, p. 73-85), et le bon usage du temps individuel (*parsimonia temporis*, P. Stotz, p. 87-103).

La deuxième partie compte quatre études consacrées aux mots du temps : une enquête autour de *tempus* en latin médiéval (B. Bon, p. 107-124), l'emploi de *hora* du Haut Moyen Âge jusqu'au XIII^e^ siècle (T. B. Orth-Müller, p. 125-137), le vocabulaire inspiré par la succession des travaux et des jours (H. Leithe-Jasper, p. 139-156), l'expression du jour du mois dans la date des diplômes des Asturies du VIII^e^ siècle à 1230 (E. Pérez Rodriguez, p. 157-176). Le temps est en effet le cadre de l'action humaine.

C'est aussi quatre contributions qui traitent de la mesure du temps dans la troisième partie : la mention de la date dans les inscriptions wisigothiques d'Espagne, de la mémoire du *dies natalis* au respect des *leges hominum* (M. T. Muñoz Garcia de Iturrospe, p. 179-192), le sens du temps dans la poésie carolingienne à partir de la christianisation du Zodiaque et de l'observation astronomique chez Pacificus de Vérone (F. Stella, p. 193-219, poèmes donnés en appendice), la révision de la chronologie chez Robert d'Hereford (le recensement de 1086 et son *Excerptio de Chronica Mariani*, G. Schmidt, p. 221-234), le temps des notaires et le temps des clients dans les testaments en Lyonnais et en Forez à la fin du Moyen Âge (M.-T. Lorcin, p. 235-252), avec en annexe le calendrier usuel d'après les dates données dans les testaments : les fêtes et les cérémonies inscrivent le temps dans l'histoire du Salut.

La pensée philosophique et exégétique médiévale sur le temps fait l'objet de la quatrième partie (huit contributions) : le temps considéré du point de vue de l'histoire du salut et du rapport typologique entre l'Ancien et le Nouveau Testament dans le commentaire de Bède au premier livre de *Samuel* (G. R. Wieland, p. 255-268), alors que le *Periphyseon* de Jean Scot Érigène propose une réflexion pleine de confiance en Dieu et en l'homme sur l'origine du mal (P. Dronke, p. 269-280) et

que le *De archa Noe* d'Hugues de Saint-Victor inaugure le temps de la quête d'une sagesse universelle (D. Poirel, p. 281-292). M. Belli (p. 293-308) étudie la réponse de Thomas d'Aquin et de ses disciples à la question : les instants du temps coïncident-ils simultanément ou successivement avec l'éternité divine ? Toujours sur l'éternité et le temps, F. Fiorentino s'attache aux solutions apportées par Thomas d'Aquin, Henri de Gand et Duns Scot au problème des futurs contingents et de la force contraignante ou non de la prescience divine (p. 309-328), alors qu'A. Lamy rappelle la présence de Platon à l'ère scholastique à propos du débat sur l'éternité du monde dans le *De caelo* de Jean Buridan (p. 329-344) et qu'A. Postec (p. 345-373) s'arrête sur la notion d'*aeuum* (intermédiaire nécessaire entre l'éternité divine et le temps humain) chez Matthieu d'Aquasparta (seconde moitié du XIII^e^ s.) en éditant trois de ses questions. Enfin, C. Teleanu s'intéresse à l'*Ars* de Raymond Lulle qui fournit, avec des schémas, une réflexion personnelle sur la catégorie aristotélicienne du temps (p. 375-396).

L'homme est tombé dans la temporalité, il est dans le « temps du salut » (cinquième partie, six contributions). Le moine et l'ermite ont une expérience particulière du temps dans la prière contemplative et dans sa scansion avec le temps du travail (L. Saraceno, p. 399-412). Le temps du salut est rythmé par la liturgie dont le temps cyclique superpose passé, présent et avenir selon la typologie exégétique (D. Bertrand, à propos de la prédication de l'Avent de Grégoire le Grand à Bernard de Clairvaux, p. 413-429). Julien de Tolède met en rapport le temps de l'histoire sainte et l'attente eschatologique (M. Di Marco, p. 431-448). E. Ferrarini (p. 449-463) montre comment Pierre Damien a réhabilité le sabbat, jour où « l'homme repose en Dieu et Dieu en l'homme » et A. Bisanti met en évidence la composante politique de l'eschatologie prophétique du *Ludus de Antichristo*, drame religieux composé en Allemagne au XII^e^ siècle et encore représenté au XV^e^ (p. 465-481). F. Galli étudie les analogies entre le temps et la lumière (temps de la lumière et temps de la révélation) dans un traité de Bartolomeo de Bologne sur la physique de la lumière (p. 483-498).

Avec la sixième partie, nous abordons le temps des grammairiens (trois interventions) : comment naissent, dans les grammaires du VII^e^ au IX^e^ siècle, les temps des verbes (C. Conduché, p. 501-519). Dans un dialogue entre philosophie, logique et grammaire, l'aristotélisme impose la conception du temps comme mesure du mouvement et donc principe de l'action : le temps est une propriété spécifique du verbe (E. Marguin-Hamon, p. 521-543). Mais le temps fait évoluer les langues : F. Roldão et J. Serafim (p. 545-565) étudient cette évolution dans l'espace ibérique à partir des chartes de franchise portugaises fondées sur le *fuero* de Salamanque (XII^e^-XIII^e^ s.).

La septième partie (sept contributions) traite du temps des historiens : L. De Falco s'est intéressée à l'insertion du temps de la prophétie (en particulier la *Prophetia anglicana*) dans le temps de l'histoire (p. 569-579). C'est la correspondance entre le temps de l'individu et celui de l'histoire, d'Augustin à Hugues de Fleury en passant par Isidore, Bède, Adon de Vienne et Fréculphe de Lisieux, qui a retenu l'attention d'É. Mégier (p. 581-600). La chronique de Marien Scot conçoit l'histoire comme un parcours linéaire qui conduit l'humanité vers son destin final, mais avec des cycles qui relient le présent au passé à travers la vie du Christ et des saints et guident les hommes sur la voie du salut (R. Gamberini, p. 601-617). Les mythes d'origine ont une fonction structurelle dans l'historiographie normande (A. Lucas-Avenel, p. 619-636), comme dans l'historiographie polonaise (M. Rzepiela, p. 637-648) ou dans celle de la ville de Lucques (R. Savigni, p. 649-666). Dans d'autres cas, la clé de lecture de l'histoire peut être morale, voire astrologique, comme l'a montré R. Modonutti à propos d'Albertino Mussato (p. 667-680).

Nous passons au temps des poètes et des musiciens dans la huitième partie (sept communications) : la fugacité du temps chez Venance Fortunat, dans ses *Epitaphia*,

dans l'élégie de Galesvinthe, dans l'évocation des saisons ou du cycle liturgique (L. Chappuis-Sandoz, p. 683-700), ou plus généralement dans sa langue poétique (D. Manzoli, p. 701-720, non sans chevauchements avec la communication précédente) ; une description de l'organisation de la journée dans une épigramme attribuable, par une étude philologique, métrique et thématique, à Hildebert de Lavardin (R. Angelini, p. 721-740) ; le temps dans les stances et les rythmes des Goliards (D. A. Traill, p. 741-750) ; le temps suspendu de la jeunesse – qui est finalement le temps littéraire de l'écriture et de la lecture – dans l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille (F. Rouillé, p. 751-772) ; la confluence du temps historique et du temps personnel dans le *Buccolicum carmen* de Boccace, qui chante comme une Arcadie perdue la Naples de sa jeunesse sous Robert d'Anjou (S. Ferrara, p. 773-790) ; la notation musicale à l'épreuve du temps : le rythme des conduits dans le *Roman de Fauvel* (A.-Z. Rillon-Marne, p. 791-807).

La neuvième et dernière partie traite du temps des auteurs (cinq contributions). P. Carmassi (p. 811-829) aborde la question de la transmission des textes classiques sur le temps à partir du cas particulier des *Tristes* d'Ovide dans le manuscrit Wolfenbüttel, Herzog-August Bibliotek, Gud. lat. 192. P. Stoppacci (p. 831-846) confirme la date de 562 pour le comput pascal lié à la rédaction *phi* des *Institutiones* de Cassiodore. J. Elfassi (p. 847-856) établit que, dans les chapitres 1-8 de son *De natura rerum* consacrés au temps, Isidore utilise un texte contaminé (version pélagienne et version cassiodorienne) du commentaire aux épîtres pauliniennes. P. Garbini (p. 857-870) analyse les réflexions sur le temps de Boncompagno da Signa, notamment dans sa *Rhetorica novissima.* A. Grisafi (p. 871-894) étudie le rapport entre temps immédiat et temps raconté dans les tragédies néolatines italiennes (1315-1500).

En guise de conclusion et en hommage à la ville de Lyon, L. Holtz reconstitue, avec de nombreuses illustrations, la bibliothèque de Florus de Lyon (p. 895-913). Deux index (manuscrits et noms propres) facilitent la consultation de ce riche volume. Cette contribution pluridisciplinaire constitue un apport indéniable à la réflexion (infinie et éternelle !) sur le problème du temps.

Jean-Louis Charlet.

Alan J. Ross, *Ammianus' Julian. Narrative and Genre in the* Res Gestae (Oxford Classical Monographs) : Oxford, Oxford University Press, 2016, xvii et 253 pages.

Cet ouvrage présente, à notre avis, un intérêt considérable, car il propose un renouvellement des méthodes actuelles de la critique historique. Certes, sans la nommer, il reprend la tradition de la vieille, jamais remplacée et toujours indispensable *Quellenforschung*. En outre, il propose aux historiens une innovation, sous l'appellation plus moderne et plus limitée d'« intertextualité » (p. 38-50 et passim). S'il n'y a rien de vraiment inédit dans ce domaine, l'apport se trouve ailleurs. Pour bien comprendre un historien, dit A. J. Ross, un bon préalable sera de commencer par un commentaire littéraire de son œuvre. En quelque sorte, il propose de répondre en premier lieu à des questions telles que : « Que voulait-il ? Comment l'a-t-il dit ? etc. ». Et, pour expliciter son propos, il s'est penché sur les *Res gestae* d'Ammien Marcellin, en se limitant à l'aspect militaire du récit consacré au César puis empereur Julien (p. 205) ; le livre concernera donc davantage Ammien Marcellin que Julien.

En bonne méthode, il commence son enquête par une recherche d'historiographie, et il attribue la découverte d'Ammien Marcellin à Gibbon. On remarquera

qu'il ouvre son livre sur une citation de Gore Vidal, un *romancier* américain qui a en son temps fait scandale en se posant en défenseur de l'homosexualité et pourfendeur de l'impérialisme exercé par son pays ; il a aussi écrit un roman historique, un *Julien* ou plutôt un *Julian*. Parmi les universitaires, A. J. Ross loue Lendon, Bidez, Browning, Matthew, et il oppose le marxisme de Thompson aux écrits non-marxistes de Barnes. Il apprécie plus encore Kelly, qui a produit une approche littéraire de cet écrivain.

Une étude d'intertextualité montre qu'Ammien Marcellin a été surtout influencé, pour la forme, par Virgile et Tacite (ce qui n'est pas nouveau), et aussi par Ovide et Horace (p. 39-41). Plus loin, et surtout pour le fond, on retrouve des traces de Salluste (p. 105), de Velleius Paterculus et d'Eutrope (p. 162), de Libanius, ce qui était attendu, et, ce qui est plus surprenant, de Grégoire de Nazianze (p. 177).

Un des objectifs de l'historien était de justifier l'arrivée au pouvoir de son héros. Les portraits de Gallus et de Silvanus ont préparé cet avènement. Le premier est présenté comme l'anti-Julien, un tyran qui finit en victime ; cette fin malheureuse a en outre l'avantage de justifier la révolte ultérieure de Julien. D'autres arguments sont suggérés, et il en fallait car Julien a d'abord été un « usurpateur ». À propos de ce titre, rappelons qu'il était d'emblée attribué à tout révolté politique (et surtout militaire). Dans la suite des événements, deux cas se présentaient : l'insurrection aboutissait soit à un succès, et dans ce cas, devenu légitime, l'insurgé cessait d'être un usurpateur ; ou il connaissait l'échec, et alors il était un usurpateur pour l'éternité (voir, à ce sujet, notre article dans *Les exclus dans l'Antiquité*, édit. C. Wolff, 2007, p. 95-105).

Les arguments en faveur du César ont été développés par Ammien Marcellin dans de longues *orationes rectae* ; seuls Constance II, Julien et Valentinien I^er^ ont bénéficié de ce traitement littéraire dans les *Res gestae*. L'adoption de Julien et donc son arrivée au pouvoir sont justifiées par sa parenté ; c'est pourquoi sont mis en valeur les portraits d'Eusébie et de Constance II.

C'est la bataille de Strasbourg, le 25 août 357, qui constitua le meilleur argument en faveur du vainqueur. Pour la décrire, Ammien Marcellin recourut aux sources qui font connaître cet événement et aux formes données par la tradition classique (p. 127). Il a pu lire un écrit de Julien lui-même, qui ne nous est connu que par une mention d'Eunape ; et il savait que les empereurs du IV^e^ siècle exerçaient un pouvoir fondamentalement militaire, ce qui n'était pas le cas sous le Principat. Il a choisi une forme de récit étonnamment moderne, en se penchant davantage sur le sort du soldat que sur le rôle des officiers ; c'est ce que font des historiens actuels qui ont apprécié à sa juste valeur le livre de John Keegan, *Face of battle* (qui s'inspire, rappelons-le, des écrits d'un Français, Charles Ardant du Picq, *Études sur le combat*). Les préparatifs de l'engagement (p. 141-150) et le récit par étapes de son déroulement (p. 150-153) montrent les qualités militaires de Julien, ce qui justifie sa promotion au rang d'Auguste.

La campagne contre l'Iran (on dit en général « la Perse », ce qui est réducteur) imposa plus d'habileté à l'auteur, car il devait expliquer comment un bon général avait été finalement vaincu. Ammien Marcellin montre au lecteur sa proximité avec l'empereur, par un récit à la première personne (un pluriel de majesté). S'appuyant sur Libanius, grand admirateur de Julien, et sur Grégoire de Nazianze, son contempteur, il alterne les louanges et le blâme. Dans son récit, il recourt avec habileté aux présages, hélas négligés par celui auquel ils s'adressaient, Julien, pourtant un polythéiste convaincu. Et surtout, il utilise les exemples du passé, en particulier la guerre de Gordien III, pour tenter de justifier la défaite de son héros.

En conclusion, Ammien Marcellin est intéressant parce qu'il fut à la fois auteur et acteur, et parce qu'il adhéra de toutes ses forces au polythéisme, à un polythéisme prudemment présenté par le biais de références au *fatum*, à la *fortuna* et au *numen*.

Finalement, A. J. Ross aurait pu citer en entier la conclusion de l'œuvre d'Ammien Marcellin (il l'a mentionnée deux fois, mais partiellement) : « Ces événements, moi qui suis ancien soldat et Grec, j'ai entrepris d'en écrire le récit depuis le principat de Nerva César et jusqu'à la mort de Valens, et je les ai expliqués dans la mesure de mes forces. Je déclare que cette œuvre est vérité et que je n'ai jamais tenté, consciemment, sciemment, de les déformer par le silence ou par le mensonge. Puissent des gens plus compétents, dans la force de l'âge et du savoir, écrire la suite. Quant à ceux qui entreprendront cette tâche, s'il m'est permis, je leur donnerai le conseil d'élever leur expression à un style plus grandiose » (XXXI, 16, 9). Dans ce texte se trouve un excellent résumé du bon livre qui est présenté ici. Tout y est, jusqu'à la modestie et à l'honnêteté. C'est pourquoi Ammien Marcellin fut, à notre avis, l'un des plus grands historiens de l'Antiquité classique, sinon le plus grand.

Yann Le Bohec.

Cillian O'Hogan, *Prudentius and the Landscapes of Late Antiquity* : Oxford, Oxford University Press, 2016, viii et 198 pages.

Dans cette version révisée d'une thèse dirigée par M. Dewar et soutenue à l'université de Toronto, l'auteur propose de lire Prudence en fonction des changements que le christianisme a introduits dans la société. L'introduction (p. 1-8) dresse un état de la recherche sur Prudence (un peu sommaire) comme sur la géographie antique.

Le chapitre 1 (p. 9-34) insiste sur l'importance de la lecture comme substitut à la connaissance directe du monde, la nature étant conçue comme un livre : le *Peristephanon*, en tant qu'ouvrage ethnographique, fournit au lecteur une carte textuelle de sites martyriaux qu'il n'a pas vus (lire le *Peristephanon* équivaut à faire un pèlerinage). La variation de l'ordre des poèmes dans la tradition manuscrite reflèterait les différents intérêts des lecteurs : ainsi la famille *Ba* (il n'est rien dit des trois autres familles !) tracerait l'itinéraire d'un pèlerinage partant du nord de l'Espagne pour y revenir après un tour (limité) de la Méditerranée. Une telle hypothèse se heurte au contenu des textes : si dans cette famille les quatre premiers poèmes (1, 5, 4, 6) concernent le nord de l'Espagne, pourquoi irait-on à Siscia (7) avant de revenir en Espagne (Calahorra, 8, pièce pour laquelle la bibliographie n'est pas complète ; mais C. O'Hogan reconnaît cette difficulté) pour gagner l'Italie (9, 11, 12) et faire un aller-retour Rome-Carthage (13, 14, 2), pour regagner l'Espagne (3), la pièce 10 du recueil étant mise (peut-être à juste titre) à part ? Un tel itinéraire paraît bien cahotique !

Le chapitre 2 (p. 35-70) veut prouver, à partir de trois hymnes du *Peristephanon* (3, Eulalie ; 11, Hippolyte ; 9, Cassien, reprenant un article publié en 2014) que les descriptions de voyage dans la poésie de Prudence doivent plus à la tradition littéraire (en particulier virgilienne) qu'à l'expérience vivante du narrateur. Si les rapprochements avec Virgile, appuyés sur de nombreuses études antérieures (notamment A. M. Palmer, M. Roberts, M. Lühken, P.-Y. Fux et C. Witke), sont en général convaincants (ce qui n'exclut nullement une part d'expérience vécue !), le parallèle tenté avec Apulée à propos de l'hymne de Cassien n'est absolument pas probant.

Le chapitre 3 (p. 71-97) est consacré à la représentation de la ville. Malgré quelques tensions, comme chez Tertullien, les obligations civiles terrestres ne sont pas pour un chrétien fondamentalement incompatibles avec l'aspiration à la cité céleste et le martyr chrétien purifie sa cité et la sauve tandis que celle-ci le célèbre ; mais le *Peristephanon* ne décrit pas les cités des martyrs. Il y aurait un lien entre l'effacement du monde réel (la cité) dans le *Peristephanon* et les paysages non

descriptifs (je dirais « spirituels » : pour moi, tout est dans le passage du matériel au spirituel) de la *Psychomachie.* L'analyse de la représentation de la ville dans le *Peristephanon* est exacte, mais non originale. En revanche, on s'étonnera que, dans un livre qui prétend embrasser la totalité de l'œuvre de Prudence, il n'y ait pas un mot sur l'image de Rome dans le *Contra Symmachum.* L'important article d'A. Cerri (« Archeologia romana nel *Contra Symmachum* di Prudenzio », *Athenaeum* 45, 1963, p. 304-317, pour ne pas parler de mes propres contributions) n'est même pas cité : il est vrai qu'il ne va pas dans le sens de la thèse soutenue, puisqu'il montre que Prudence y décrit des monuments qu'il a vus (ce qui n'exclut nullement des récupérations littéraires) !

Avec le chapitre 4 (p. 99-131), on passe à la description des espaces ruraux. Ici, la pastorale latine (en particulier la quatrième bucolique) se relie au thème chrétien du Bon Pasteur : reprise d'une analyse traditionnelle (mais l'attribution à Damase de l'épigramme 2 Ferrua n'est pas certaine, et on aurait pu tirer profit de l'article, non cité, de J. Fontaine « La conversion du christianisme à la culture antique : la lecture chrétienne de l'univers bucolique », *BAGB* 1978, 1, p. 50-75). Je n'ai guère trouvé de nouveau dans l'analyse des représentations du paradis dans le *Cathemerinon* ni dans celle du temple de l'âme à la fin de la *Psychomachie.*

Enfin, le chapitre 5 (p. 133-164) traite des structures architecturales et des œuvres d'art (statues et peintures) : l'art païen pouvant conduire à l'idolâtrie, on ne peut l'accepter, comme simple objet esthétique, que purifié de son paganisme, alors que l'art chrétien a une fonction pédagogique, souvent explicitée par un texte, y compris poétique. Pour C. O'Hogan, Prudence mettrait subtilement en question les architectures trop démonstratives d'une religion qui loue l'humilité et prône la pauvreté ; mais, pour tenter de l'établir, il surinterprète les textes des hymnes 3 (Eulalie), 11 (Hippolyte) et 12 (Pierre et Paul) : pour ma part, je n'y vois aucune connotation négative. Sur cette question de l'architecture et des arts figurés, l'auteur aurait pu (ou dû) tirer profit des travaux (non cités) de G. Viard sur la représentation des bâtiments chez Paulin de Nole et dans la poésie latine chrétienne ; il aurait compris qu'un projet architectural ambitieux est parfaitement compatible avec une profonde spiritualité chrétienne.

La très brève conclusion de ce petit livre (p. 165-166) réaffirme, en résumant les chapitres précédents, la primauté chez Prudence de l'écrit : le poète espagnol aurait une approche livresque du monde. En fait, si la culture livresque de Prudence ne saurait être sous-estimée, il ne faudrait pas pour autant négliger, comme le fait C. O'Hogan, l'expérience vécue de l'ancien conseiller de Théodose.

La bibliographie est abondante (34 pages pour 166 pages de texte proprement dit), mais présente pourtant des lacunes, notamment pour le *Cathemerinon* et le *Contra Symmachum*. S'ajoutent un index des passages cités (p. 190-194) et un index général des noms et des matières (p. 195-197). Au total, ce petit livre n'apporte, au-delà d'analyses traditionnelles, que quelques hypothèses qui ne m'ont pas convaincu et je ne suis pas sûr qu'il ait abordé tous les aspects des paysages prudentiens.

Jean-Louis Charlet.

Marino Neri, *Dio, l'anima e l'uomo. L'epistolario di Fausto di Riez* : Rome, ARACNE editrice, 2011, 420 pages.

L'ouvrage de Marino Neri, qui enseigne à l'université de Pavie, est le remaniement enrichi de sa thèse de doctorat soutenue devant l'université de Macerata en mars 2010. Il fait suite à un premier travail d'édition consacré à l'épistolaire de

Ruricius, évêque de Limoges, un correspondant de Fauste de Riez (Pise, 2009). Il s'agit ici d'une étude approfondie consacrée à la figure majeure de l'ascétisme de Lérins qui, après avoir dirigé pendant une trentaine d'année le monastère lérinois, a été élu vers 460-462, évêque du diocèse de Riez.

Après un premier chapitre de mises au point biographiques, de la naissance de Fauste en Bretagne entre 400 et 410 jusqu'à sa mort survenue après 485, quand, après le décès du roi wisigoth Euric, il avait recouvré son siège épiscopal de Riez (p. 11-22), l'essentiel de l'ouvrage est une analyse et une édition des douze lettres qui constituent l'épistolaire de Fauste (p. 23-146). Elles sont d'abord analysées du point de vue de leur contenu idéologique et théologique, l'une après l'autre, un dernier chapitre de cette section examinant les cinq lettres à Ruricius sur le thème de l'amitié et de la sainteté. Une seconde partie offre le texte latin assorti d'une traduction italienne (pp. 150-249), d'après l'édition critique d'A. Engelbrecht dans le CSEL (t. 21, Vienne-Prague-Leipzig, 1891), que l'auteur a corrigée en onze passages (p. 147-148). Dans une troisième partie (p. 253-394), le lecteur trouve une annotation détaillée, commentaire à la fois littéraire, linguistique, historique et idéologique des douze lettres. L'ouvrage se clôt par une abondante bibliographie (p. 395-417).

Cette édition, fondée sur un dépouillement méthodique de la littérature moderne, en particulier des travaux de S. Pricoco, avec le souci de minutieusement contextualiser chaque lettre, fera désormais référence. Non seulement on y trouve la correspondance d'un moine devenu évêque qui a exercé une incontestable autorité dans la Gaule du sud au v^e^ siècle, mais on y lit nombre d'études sur des questions majeures du temps : sur la survivance des idées pélagiennes combattues en son temps par Augustin et le débat sur grâce et prédestination ; sur le rapport ontologique et chronologique entre le Père (*ingenitus*) et le Fils (*genitus*) et leur coéternité (lettres 1-2); sur la corporéité de l'âme, qui, située dans l'espace (*localitas*), dotée d'une quantité (*quantitas*), participe comme toute créature de la nature corporelle, à laquelle seul échappe le Créateur (lettre 3) ; sur la pénitence et, en particulier, la licéité de la *paenitentia in extremis* récusée par Faute qui, en ascète rigoriste, s'oppose, sur ce point, au magistère romain (lettres 4-5) ; sur l'exaltation de la vie ascétique et la spiritualité lérinoise (lettre 6) ; sur l'actualité toujours vivace au v^e^ siècle des christologies déviantes d'Arius et de Nestorius en réponse aux doutes et affirmations périlleuses du diacre Graecus sur la double nature du Christ (lettre 7) ; enfin sur le motif de l'amitié dans la sainteté (les lettres 8-12 adressées à Ruricius, l'évêque de Limoges).

Toutes les questions en discussion, identification des destinataires, chronologie des lettres, authenticité de la lettre 3, etc., sont passées au crible fin. Certains excursus pourraient certes être plus succincts : la vie de Wulfila et l'histoire de l'arianisme goth (p. 58-71), le rappel des idées des stoïciens et de Tertullien sur l'âme (p. 73-81), surtout pour conclure (p. 80) : « In Fausto non si possono rilevare certamente influssi diretti né di Tertulliano né del pensiero stoico » ; l'histoire du sacrement de la pénitence dans l'antiquité avant le v^e^ siècle qui marque un tournant où l'on tente de rendre plus accessible le parcours pénitentiel (p. 86-99) : ici, il aurait suffi d'un bref exposé sur le désaccord entre le siège apostolique romain, plus enclin à l'indulgence, et la Gaule plus rigoriste à propos de la *paenitentia in extremis*, qui est le point sur lequel Paulin interroge Fauste. De même, en préambule de la Lettre 6, une exhortation à la vie ascétique adressée au préfet du prétoire Magnus Felix, l'auteur analyse certes finement ce qui distingue la spiritualité monastique (et aristocratique) de Lérins de celle du désert oriental, une *medietas* qui bannit tout excès, étrangère à l'héroïsme ascétique des moines du désert, sans miracles spectaculaires, Paradis retrouvé plutôt que combat contre Satan et ses maléfices ; mais on pouvait

abréger la longue récapitulation du mouvement monastique en Occident depuis le IVe siècle sous l'influence des traductions latines de la *Vie d'Antoine* ainsi que l'évocation de la vie de Martin d'après le récit de Sulpice Sévère ou encore le recours aux témoignages d'Ambroise, de Jérôme et d'autres pour prouver la vogue du monachisme insulaire, l'île jouant en Occident le rôle du désert en Orient (p. 103-109) : il faut attendre la dernière partie de ce chapitre pour en arriver à une analyse directement utile pour la compréhension de la lettre (p. 117-121).

Les textes latins sont tantôt présentés en traduction (quand il en existe une en italien), tantôt dans la langue originale (sans doute parce que l'auteur a reculé devant l'effort de traduire lui-même des passages qu'il ne trouvait pas traduits dans la littérature qu'il a consultée), voir p. ex. p. 87, n. 17 et 19, ou p. 106 (les fragments d'Ambroise donnés en latin) mais p. 110 (l'extrait de la lettre de Paulin de Nole à Eucher donné dans la traduction de G. Santaniello). On aurait préféré l'adoption d'un principe constant, à savoir dans le texte principal des traductions et dans les notes le texte latin. D'autre part, si l'on approuve le choix de renvoyer en fin d'ouvrage l'annotation, on regrette que la référence des citations scripturaires ne figure pas en bas de page.

La traduction du texte de Fauste ne mérite, dans l'ensemble, que des éloges ; mais parfois, dans des passages difficiles ou techniques, elle est d'une littéralité trop prudente qui n'éclaire guère le sens, ainsi *epist*. 5, 2 (p. 287) : *quo tempore confessio esse potest, satisfactio esse non potest,* traduit par « nel momento in cui ci può essere la *confessio*, non ci può essere la *soddisfazione* » (il s'agit de termes désignant deux moments de la démarche pénitentielle : a. *la confession des péchés* à l'évêque = *confessio* ; b. *leur expiation* par les œuvres et exercices pénitentiels qui prouvent la volonté de s'amender = *satisfactio*). En *epist*. 4, 1 (p. 182-183) : *paenitentiam sum subitam consecutus*, traduit « mi sono dato a una rapida penitenza », il semble qu'il faille plutôt comprendre : « j'ai accompli la pénitence à laquelle j'ai été soumis » ; en *epist*. 4, 3 (p. 184-185) : *sub sacramenti etiam interpositione*, traduit « aggiungendovi anche un giuramento », signifie plutôt « même en appliquant le sacrement, malgré l'entremise du sacrement (de la pénitence) ». Quand Fauste cite librement le texte biblique, il faut respecter sa version et non pas lui substituer le texte biblique exact ou un texte intermédiaire, voir p. ex. *epist*. 5, 4 (p. 190-191) pour la citation de Galates 5, 19-21 : Fauste écrit : « … luxuria, homicidia, ebrietates, comisationes et his similia… », que le traducteur rend par : « … lussuria, *invidie*, omicidi, *orge* e cose del genere ».

L'annotation, abondante et précise, toujours utile, prend souvent la forme d'un véritable commentaire, riche en rapprochements avec la tradition patristique antérieure. Malgré des renvois de l'une à l'autre, l'auteur n'évite pas toujours toute redite entre l'introduction et le commentaire (p. ex. à propos de l'identification du Paulin de la Lettre 4, p. 83 et p. 293), mais, le plus souvent, la répartition de l'information entre les deux parties est pertinente (les généralités d'un côté, les observations ponctuelles de l'autre).

Ces quelques réserves n'affectent pas la valeur foncière d'une étude bien informée qui présente de manière quasi exhaustive une correspondance révélatrice des orientations théologiques et spirituelles du monachisme lérinois sur des questions essentielles comme la nature de l'âme, le rapport du Père avec le Fils, la double nature du Fils, le rapport entre la grâce et les mérites, entre la prédestination et la liberté, la pénitence et le salut de l'homme pécheur, l'idéal de vie retirée loin du siècle, autant de questions débattues à l'époque, sur lesquelles Fauste de Riez exprime la doctrine souvent rigoriste des moines de Lérins.

Gérard Nauroy.

Pierre Bauduin et Marie-Agnès Lucas-Avenel (dir.), *L'Historiographie médiévale normande et ses sources antiques (x^e^-xii^e^ siècle). Actes du colloque de Cerisy-la-Salle et du Scriptorial d'Avranches (8-11 octobre 2009)* : Caen, Presses universitaires de Caen, 2014, 382 pages.

Ce livre étudie la façon dont les chroniqueurs normands des x^e^-xii^e^ siècles ont exploité et interprété les sources antiques pour les adapter à leur propre vision du passé. Outre l'introduction de Michel Sot et la conclusion de Monique Goullet, qui élargissent les perspectives, l'ensemble comporte treize contributions, réparties en quatre sections. La première de ces sections porte sur les aspects matériels de la transmission des textes : Rosamond McKitterick étudie la transmission des œuvres historiographiques carolingiennes dans les manuscrits normands ; Monique Peyrafort-Huin examine les inventaires anciens des bibliothèques normandes ; et Pierre Bouet recense les manuscrits du Mont-Saint-Michel, en se fondant notamment sur ceux qui sont conservés aujourd'hui à la Bibliothèque Municipale d'Avranches. La deuxième partie éclaire le contenu des chroniques médiévales normandes : sont ainsi examinés la question des récits d'origine, avec une analyse, par Magali Coumert, du *De moribus et actis primorum Normanniae ducum* de Dudon de Saint-Quentin ; le traitement de l'histoire romaine antique, que Yann Coz aborde par le biais des écrits anglo-saxons tardifs ; la définition de l'Empire, étudiée par Mireille Chazan dans les chroniques universelles d'Hugues de Fleury, Orderic Vital et Robert de Torigni ; et les liens entre mythologie et histoire, grâce à Élisabeth Mégier qui s'intéresse au thème des Amazones chez Hugues de Fleury. La troisième partie est consacrée, plus précisément, à la représentation du pouvoir : elle montre comment la figure du bon prince comme celle du tyran ont été construites à partir de modèles antiques, chez Dudon de Saint-Quentin (contribution de Laurence Mathey-Maille), Hugues Falcand (Graham A. Loud) et Geoffroi Malaterra (Vito Sivo). La dernière section, enfin, s'intéresse davantage aux aspects formels et stylistiques : sallustianismes de Geoffroi Malaterra (Marie-Agnès Lucas-Avenel), modèles classiques de l'hexamètre chez Dudon de Saint-Quentin, Serlon de Bayeux, Geoffroi Malaterra, Guillaume de Pouille, Raoul de Caen, Étienne de Rouen, Henri de Huntington et Pierre d'Éboli (Edoardo D'Angelo), jeux de rimes chez Geoffroi Malaterra (Antoine Foucher).

Le rapide survol qui vient d'être donné ne rend pas compte de l'intérêt de chacune des contributions. Le caractère relativement précis de la thématique générale permet de traiter certains textes sous plusieurs aspects, ce qui est très intéressant : c'est le cas, notamment, du *De moribus* de Dudon de Saint-Quentin et de la chronique de Geoffroi Malaterra. Toutefois, la limitation apparente du sujet n'empêche nullement d'aborder des problématiques beaucoup plus générales : la filiation entre modèles antiques et médiévaux, la représentation du pouvoir, ou encore le mythe des origines. Pour le dire autrement, ce livre n'est en aucun cas réservé aux spécialistes de l'historiographie médiévale normande, mais il pourra intéresser nombre de latinistes et d'historiens, antiquisants comme médiévistes.

Jacques Elfassi.